Document généré le 16 avr. 2024 05:01

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Ve Festival international 75
Cinéma en 16mm

Janick Beaulieu

Numéro 83, janvier 1976

URI : https://id.erudit.org/iderudit/51295ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beaulieu, J. (1976). Ve Festival international 75 : cinéma en 16mm. *Séquences*, (83), 24–26.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ve Festival International 75

Cinéma en 16mm

Montréal, 22-26 octobre

Janick Beaulieu

On semble bouder de plus en plus le festival du cinéma 16mm. On y remarque peu de critiques. L'attitude agressive de Claude Chamberland y serait-elle pour quelque chose ? On connaît les lettres ouvertes dans les journaux qui critiquaient vertement les critiques. La critique n'a pas toujours raison. C'est bien connu. Mais elle n'est pas obligée d'avoir continuellement tort quand elle s'attaque à la médiocrité d'un festival. Ce petit jeu peut devenir lassant. On en récolte peut-être les fruits, cette année. Durant les trois dernières soirées, je n'ai pas vu une seule salle comble. C'est une assistance peu encourageante pour les organisateurs. Faut-il invoquer le fait que Montréal présente actuellement beaucoup de films intéressants. Les déceptions accumulées durant les festivals précédents auraient-elles découragé les plus fervents ? Il faut dire que le 16mm favorise le documentaire. Or, ce genre de film attire moins que le film de fiction.

Je m'en voudrais de ne pas souligner quelques aspects positifs. Primo, la modicité du prix des billets. Secundo, le respect du programme annoncé et les projections sans trop de retard.

Tout ce que j'affirme dans cet article ne vaut que pour les trois derniers soirs du festival. N'ayant visionné que le tiers des films au programme, on comprendra qu'il m'est impossible d'afficher un jugement global. Je m'en tiens donc exclusivement à ce que j'ai vu. Honnêteté oblige.

CHRYSALIS
de Ed. Emshwiller (Etats-Unis 1973)

Ce court métrage de 22 minutes est une petite merveille. C'est du McLaren saisi par la débauche du "psychédélire". Après un début peu encourageant à cause de l'abondance des surimpressions, c'est à une sorte de parodie du ballet classique que se livrent le réalisateur et Alwin Nikolais. Les trucages nous transportent dans un univers qui défie les lois de la pesanteur. La danse lente des foetus s'avère remarquable. Du cinéma expérimental de qualité.

L'INDIEN
de Jacques Vilmont et Lajos Boglar
(France 1974)

Ce document de 40 minutes est intéressant à cause des déclarations de

Jésus Caballero, un des Indiens Piaroas vivant dans un village sommaire où le gouvernement vénézuélien les a relégués en marge de la civilisation. Pour Caballero, la civilisation semble être très difficile d'accès. D'après lui, on ne trouve pas facilement le chemin pour aller en avant ni celui pour aller en arrière. C'est tout le problème de l'intégration d'une civilisation millénaire à notre civilisation moderne. On y apprend aussi qu'avant l'arrivée des Blancs, les Indiens ne connaissaient ni le vol ni le mensonge. Avec la civilisation, ils ont appris à connaître l'alcool et la prostitution.

LES MINEURS DE LA PRESTA
par le Groupe de Tannen (Suisse 1974)

Documentaire de 58 minutes sur une mine d'asphalte en Suisse. Documentaire dans le plus pur style traditionnel. Des séquences de travail dans les mines entrecoupées d'interviews. Traitement monotone et sans la moindre lueur d'intérêt. D'une platitude à son comble montée. Je me demande ce qu'un tel film sans aucune saveur pouvait bien faire dans ce festival. Surtout quand on sait que les organisateurs disposaient d'un choix considérable. Ce film a beau avoir reçu une prime à la qualité à Nyon (cf. le programme), cela n'enlève rien au fait que le traitement du film n'offre rien d'original. La salle très clairsemée a fait montre d'un enthousiasme . . . glacial.

VASE DE NOCES
de Thierry Zeno (Belgique 1975)

Un homme aime une truie et cet homme connaîtra les joies de la paternité. L'audace du sujet accouche d'une fable plus comique que scandaleuse à cause de la relative discrétion de la caméra. Les pornographes resteront sur leur

L'Indien

faim. Film jamais admirable, mais toujours étonnant du début à la fin. Les amplifications sonores produisent d'étranges effets dans ce film sans parole. Comme il est impossible de prendre au sérieux la paternité de notre héros, on peut toujours se rabattre sur les multiples interprétations de cette fable. Pour ma part, j'y vois un regard pessimiste jeté sur notre monde en putréfaction. En grattant un peu le vernis des conventions sociales, on risque d'y découvrir un monde aux comportements douteux.

LES ENFANTS ABANDONNÉS
de Danny Lyon (Colombie 1974)

Comme tous les enfants du monde, les enfants abandonnés vivent dans l'univers du jeu. Ils construisent des châteaux de sable, se baignent et lisent des bandes dessinées.

Mais ils n'ont pas de gîte. Ainsi doivent-ils coucher sur la dure, comme des clochards. Ils mangent les restes des assiettes dans certains restaurants. Restes qu'ils transportent précieusement dans un petit sac. L'un affirme qu'il n'a plus ses parents. L'autre a quitté la maison parce qu'il ne s'y sentait pas heureux. Ils semblent être très jaloux de

leur liberté. On ne lit pas des sentiments de révolte sur leurs visages. La couleur aidant, ils ne paraissent pas trop malheureux. Le réalisateur souligne discrètement le constraste entre leur pauvreté et la richesse des églises. Le cimetière richement orné nous laisse entendre que *les morts sont mieux traités que les vivants*. Le film ne tombe jamais dans un misérabilisme de pacotille. Un film très simple qui va droit au coeur.

L'EXTRADITION
de Peter von Gunten (Suisse 1974)

Au siècle passé, un révolutionnaire s'enfuit de la Russie pour trouver refuge en Suisse. Moscou exige son extradition.

Il s'agit d'une reconstitution dramatique basée sur plusieurs documents trouvés en Suisse. Le révolutionnaire promène son personnage mystérieux jusqu'à la fin dans un cadre mal éclairé. Une fois arrêté, on ne saura pas s'il s'agit d'un criminel politique ou de droit commun. Sujet qui aurait pu être passionnant, s'il avait été traité avec un peu plus de chaleur. C'est abordé avec tellement de distanciation que cette histoire finit par être ennuyeuse. A vouloir étouffer toute émotion, on risque de tuer tout intérêt. Un film qu'on a envie d'extrader.

DAGUERRÉOTYPES
d'Agnès Varda (France 1975)

Un document sur quelques commerçants de la rue Daguerre entre les numéros 70 et 90. Un regard qui se termine en album de quartier, en daguerréotypes.

Avec Agnès Varda, on peut s'attendre à *quelque chose de peu banal*. Dans ses documentaires, on sait avec quel art elle manie une caméra fouineuse à la recherche de l'insolite dans le quotidien. Elle nous a habitués à des parallèles étonnants dans le montage.

Ici, elle pénètre derrière les vitrines pour connaître ces artisans. Petit à petit, on finit par connaître le curriculum de plusieurs personnes. Elles deviennent de plus en plus intéressantes. Il y a des effets de montage plutôt sages. On sent Agnès Varda moins moqueuse. La comparaison entre les prestidigitations d'un magicien du quartier et les gestes quotidiens des artisans s'avère souvent drôle. Agnès Varda adopte une facture moins stylisée mais plus chaleureuse. C'est volontairement naïf et plein de bonne humeur.

THE DEVIL'S CLEAVAGE
de Georges Kuchar (Etats-Unis 1975)

Le dernier long métrage de Kuchar qui dure près de deux heures essaie de nous faire découvrir les multiples aspects des relations qui s'établissent dans un quartier défavorisé de San Francisco.

Les habitués de Kuchar connaissent bien son style comique. Des mouvements de caméra à la Orson Welles. Des situations toutes simples déballées avec emphase. Une musique dramatique qui transforme chaque geste en finale d'opéra. Des grimages exagérés. Des situations scabreuses vite désarmocées. Nous avons tout cela dans **The Devil's Cleavage.** Le burlesque s'en donne à coeur joie. C'est la faune d'un quartier regardée à travers le prisme d'un pseudo-film d'horreur. C'est énorme. Quelques personnes riaient énormément. J'ai aimé quelques plans oniriques. C'était une première mondiale. Le "tout mondial" ne s'est pas tellement déplacé.